

Zitierhinweis

Hautcoeur, Pierre-Cyrille: Rezension über: Geoffrey Jones / Jonathan Zeitlin (eds.), *The Oxford Handbook of Business History*, Oxford: Oxford University Press, 2008, in: ~ *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2012, 4.2 - Économie, S. 1128-1130, DOI: 10.15463/rec.903625648, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

taines s'accroissent de survivances féodales, d'autres procèdent en « terrain vierge ».

Le dernier chapitre, un « après-propos », ébauche des directions de recherche futures. On n'y trouvera point de synthèse schématique. Cette somme, qui reste à composer, pourrait nécessiter l'établissement dans un premier temps d'une taxinomie, à la manière des *Éléments de classification des sociétés* d'Alain Testart², avant d'envisager la rédaction d'une histoire matérialiste des modes de production à l'échelle de la planète.

SÉBASTIEN GARNIER

1 - Chris WICKHAM, *Framing the Early Middle Ages: Europe and the Mediterranean, 400-800*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

2 - Alain TESTART, *Éléments de classification des sociétés*, Paris, Errance, 2005.

Geoffrey Jones et Jonathan Zeitlin (dir.)

The Oxford Handbook of Business History
Oxford, Oxford University Press, 2008,
xvii-717 p.

Cet important ouvrage propose un état des connaissances dans un domaine qui, malgré des travaux importants, peine à établir sa légitimité et son autonomie : la *business history*, c'est-à-dire l'histoire des entreprises, de leur gestion et de leurs interactions avec leur environnement économique, social, politique et culturel. Largement inventée et en tout cas popularisée aux États-Unis par Alfred Chandler qui l'enseigne pendant trente ans à la Harvard Business School, et obtint le prix Pulitzer pour *The Visible Hand*¹, la *business history* bénéficia initialement dans le monde anglophone de l'existence d'une tradition de recherche dans des écoles de gestion universitaires (en premier lieu à Harvard, où la business school date de 1908 et l'enseignement de la *business history* de 1927), mais elle est aujourd'hui souvent marginalisée au profit des méthodes « scientifiques » de gestion. En Europe, elle fut introduite dans les départements d'histoire des universités aux grandes heures de l'histoire économique, et souffre quelque peu du déclin de celle-ci.

Réunir les plus grands noms de ce domaine en vue d'un bilan et d'une affirmation de sa légitimité scientifique et intellectuelle malgré sa faible institutionnalisation était donc un pari difficile. Il est pourtant largement tenu. La continuité est assurée car Geoffrey Jones est un héritier direct d'A. Chandler, professeur à la Harvard Business School et *co-editor* de la revue historique du domaine, la *Business history review* ; une tendance plus extravertie est assurée par Jonathan Zeitlin, professeur de sociologie, de sciences politiques et d'histoire à l'université du Wisconsin à Madison, dont l'activité d'*editor* de la *Socio-economic review* témoigne de l'implication possible des politologues, socio-économistes et économistes institutionnalistes dans la *business history*.

Les auteurs enseignent principalement aux États-Unis et au Canada (quatorze sur vingt-sept) ou en Grande-Bretagne (cinq), mais aussi en Allemagne (un), France (deux), Italie (deux), Norvège (un), Suisse (un) et Turquie (un). Beaucoup enseignent dans des écoles de gestion (treize sur vingt-sept), mais un grand nombre aussi dans des départements d'histoire ou d'histoire économique (huit) ou dans d'autres disciplines (économie, sociologie, sciences politiques), ce qui témoigne du caractère transdisciplinaire du domaine, et permet au lecteur de bénéficier d'une pluralité de points de vue.

L'ouvrage comporte quatre parties consacrées respectivement aux « Approches et débats », aux « Formes de l'organisation des affaires », aux « Fonctions de l'entreprise » et à « L'entreprise et la société », entre lesquelles se répartissent de manière équilibrée les vingt-cinq contributions. S'il est impossible de les discuter individuellement ici, on fera quelques commentaires sur la première partie et des remarques générales sur le reste du volume afin d'en faire apprécier les apports et les limites.

La première partie offre une confrontation intéressante de la *business history* avec les disciplines à l'articulation desquelles elle se construit : les relations avec l'histoire (Patrick Fridenson), l'économie (Naomi Lamoreaux, Daniel Raff et Peter Temin) et la gestion (Matthias Kipping et Behlül Üsdiken) sont

examinées en détail, tandis que des articles supplémentaires portent sur la théorie du développement économique (William Lazonick), l'approche dite alternative (J. Zeitlin) et la mondialisation (G. Jones). C'est dans cette partie que les apports les plus généraux du domaine sont revendiqués. Dans l'article qui, ce n'est pas un hasard, ouvre le volume, P. Fridenson examine les circulations entre *business history* et histoire générale, montrant par exemple le rôle crucial de la première dans l'émergence et la sophistication des concepts de décision et de stratégie, devenus désormais d'usage commun dans les sciences sociales depuis le « retour de l'acteur ». Il souligne aussi le caractère précoce du développement du comparatisme ou de l'analyse concrète des organisations, des règles, savoirs, pratiques et croyances qui les ordonnent, les stabilisent mais aussi les immobilisent et les enferment. Longtemps fascinés par l'innovation, technologique mais surtout organisationnelle, les *business historians* sont désormais plus sensibles aux traditions, aux cultures, aux échecs comme aux succès. Par ces échanges constants, la *business history* se situe pleinement dans l'histoire et constitue l'un de ses domaines les plus dynamiques en termes de méthodes et de concepts.

Les chapitres sur les liens avec l'économie et la gestion mettent également en évidence des rapprochements féconds, mais aussi le refus d'adopter une méthodologie unifiée. Le chapitre sur la théorie économique montre ainsi que les concepts économiques de plus en plus utilisés par les *business historians* ne sont pas ceux de la microéconomie standard qui avaient fait la gloire de la cliométrie dans les années 1970, mais ceux des théories des asymétries d'information, des coûts de transaction et de la théorie des jeux. Les rapports avec les différentes formes de théorie économique hétérodoxe témoignent d'une séduction réciproque mais, à nouveau, du refus d'enfermement dans une théorie globale. Clairement, malgré une tradition académique autonome qui se traduit en revues nationales et internationales ou en sociétés savantes, la *business history* n'est pas une discipline mais un carrefour à la méthodologie éclectique, un des seuls

endroits où se parlent sans difficultés économistes orthodoxes et hétérodoxes, gestionnaires, historiens, politologues, sociologues, voire géographes ou juristes (hélas absents).

Les autres parties présentent davantage un état de la recherche dans des domaines particuliers. La deuxième discute les formes d'organisation du monde de l'entreprise : les grandes entreprises (Youssef Cassis), les entreprises familiales (Andrea Colli et Mary Rose), les districts industriels (J. Zeitlin), les groupes et réseaux d'entreprises (Mark Fruin), les cartels (Jeffrey Fear) et les associations professionnelles (Luca Lanzalaco). Ce seul énoncé montre l'élargissement des sujets depuis le monde de la grande entreprise d'A. Chandler.

La troisième partie examine les fonctions des entreprises : financement (Michel Lescure), innovation (Margaret Graham), *marketing* et distribution (Robert Fitzgerald), *design et engineering* (Wolfgang König), ressources humaines (Howard Gospel), comptabilité et systèmes d'information et de communication (Trevor Boyns), gouvernance (Gary Herrigel). Si ce découpage fonctionnaliste est commode et pertinent (il n'y manque que le contentieux juridique), il ne correspond pas nécessairement aux sujets des productions académiques du domaine, encore dominées par les monographies « totales » d'entreprises et celles de secteurs, de collectifs ou de pratiques variées.

La dernière partie examine les relations de l'entreprise avec la société : les entrepreneurs (G. Jones et Daniel Wadhwani), l'État (Robert Millward), la formation professionnelle (Kathleen Thelen), la formation à la gestion (Rolv Amdam) et la culture des affaires (Kenneth Lipartito). Les directeurs s'excusent de l'absence d'un chapitre sur le genre dans l'entreprise prévu initialement, absence évidemment regrettable, même si le sujet est abordé dans quelques contributions.

Dans chacun de leurs articles, ces spécialistes tentent de mettre en perspective les transformations des problématiques dominantes durant les dernières décennies, débattent des rapports avec les disciplines voisines concernées, fournissent un bilan des recherches récentes, discutent des perspectives futures. L'écriture est généralement

agréable et les éléments techniques n'interdisent pas la lecture à un non-spécialiste. Les bibliographies, établies pour chaque chapitre, sont copieuses et bien construites quoique souvent exclusivement anglophones. Un excellent index couvrant tout le volume permet des circulations intéressantes.

Quelques regrets peuvent néanmoins être exprimés. En premier lieu, l'évolution des sources est peu discutée, alors que les *business historians* sont inventifs en la matière, qu'ils sont parvenus à convaincre tant entreprises qu'archivistes publics de l'intérêt de documents longtemps voués au pilon, mais aussi à développer des outils lourds pour réussir à surmonter la tension entre le cas particulier et la généralisation (bases de données diverses, en particulier).

À de rares exceptions près, l'histoire discutée dans ce volume est celle du développement des entreprises et des méthodes de gestion en Europe et aux États-Unis, essentiellement depuis le milieu du XIX^e siècle. Les directeurs de l'ouvrage avaient certes prévu un chapitre sur le monde chinois, ce qui, d'ailleurs, tendait à en faire un monde à part et ne satisfaisait pas le besoin de comparaison. Comme dans nombre de champs de l'histoire, les questionnements dominants restent centrés sur l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord (Mexique rarement inclus), alors même que se multiplient les recherches en Amérique latine et en Asie, voire en Afrique, et qu'y émergent aussi des entreprises ou des pratiques conquérantes dont les conditions historiques de développement méritent une réelle attention. Quant aux périodes antérieures à 1850, elles sont laissées à l'histoire économique ou sociale, ce qui crée un hiatus dommageable.

Enfin, certains sujets restent négligés. Ainsi, très peu est dit sur les interactions en termes de modes d'organisation et de pensée entre le monde des affaires et le reste de la société, qu'il s'agisse de l'État ou des mondes du savoir, de l'art, du sport ou de la religion.

Dans l'ensemble néanmoins, l'ouvrage réussit son pari de convaincre du dynamisme et de l'inventivité d'un domaine parfois considéré comme secondaire (peut-être parce que

beaucoup de chercheurs se sentent extérieurs au monde de l'entreprise), mais qui est parvenu à diversifier et renouveler profondément ses objets, à établir une vraie communauté scientifique indépendante des carcans disciplinaires tout en puisant allègrement dans les méthodes des unes et des autres et en tentant de développer de vraies synthèses théoriques.

PIERRE-CYRILLE HAUTCŒUR

1 - Alfred D. CHANDLER, *The Visible Hand: The Managerial Revolution in American Business*, Cambridge, Belknap Press, 1977.

Marion Fourcade

Economist and Societies: Discipline and Profession in the United States, Britain, and France, 1890s to 1990s
Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2009, XXI-388 p.

À la croisée de la sociologie des professions, de la sociologie des sciences et de la sociologie économique et politique, l'ouvrage de Marion Fourcade prend pour objet l'institutionnalisation de la discipline économique et du métier d'économiste aux États-Unis, au Royaume-Uni et en France. Épousant la perspective d'une sociologie historique comparée, « il raconte l'histoire des forces politiques et économiques qui ont façonné les identités professionnelles, les activités pratiques, et les projets disciplinaires des économistes » de ces trois pays, depuis la fin du XIX^e siècle (p. XIV).

À la différence des travaux d'histoire ou de sociologie des sciences humaines et sociales qui ont mis l'accent, ces dernières années, sur l'étude des phénomènes de transnationalisation, l'auteure s'attache au contraire à décrire l'existence et la persistance de champs scientifiques nationaux distincts, dominés par des questionnements, des systèmes conceptuels et des modes de raisonnement propres. De même, alors que la sociologie des sciences a, ces dernières décennies, privilégié l'étude de la construction localisée des savoirs, M. Fourcade entend quant à elle rappeler « l'encastrement du champ de l'économie au sein de l'histoire,